

Lire aux cabinets

HENRY MILLER

Lire aux cabinets

Traduit de l'anglais par
JEAN ROSENTHAL

IDEM • VELLE



AG • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

IL existe un aspect de la lecture qui vaut, je crois, qu'on s'y étende un peu, car il s'agit d'une habitude très répandue et dont, à ma connaissance, on a dit bien peu de choses... je veux parler du fait de *lire aux cabinets*. Quand j'étais jeune garçon, et que je cherchais un endroit où dévorer en paix les classiques interdits, je me réfugiais parfois aux cabinets. Depuis ce temps de ma jeunesse, je n'ai plus jamais lu aux cabinets. Quand je cherche la paix et la tranquillité pour lire, je m'en vais dans les bois. Je ne connais pas de meilleur endroit pour lire un bon livre que dans les profondeurs d'une forêt. De préférence auprès d'un torrent.

J'entends déjà les objections. "Mais nous n'avons pas tous votre chance! Nous avons des emplois, nous nous y rendons et nous en revenons dans des tramways, des bus, des métros bondés; nous n'avons presque jamais une minute à nous."

J'ai eu moi aussi un "emploi" jusqu'à ma trente-troisième année. C'est à cette époque-là de ma vie que j'ai lu le plus. Je lisais dans des

La première édition de *Lire aux cabinets* a été publiée à New York (New Directions) en 1952.

© New Directions Publishing Corp, 1969.

© Éditions Gallimard, Paris, 1957, pour la traduction française.

© Éditions Allia, Paris, 2000, 2010.

conditions difficiles, toujours. Je me rappelle m’être fait congédier une fois parce qu’on m’avait surpris à lire Nietzsche au lieu de rédiger le catalogue pour les clients de province, ce qui était mon travail à ce moment-là. Quelle chance j’ai eue d’être renvoyé, quand j’y pense maintenant ! Est-ce que Nietzsche ne comptait pas infiniment plus dans ma vie que la connaissance de la vente par correspondance ?

Pendant quatre bonnes années, sur le trajet aller et retour des bureaux de la Compagnie du Ciment Éternel, j’ai lu les livres les plus indigestes. Je lisais debout, pressé de tous côtés par des voyageurs qui étaient debout comme moi. Non seulement je lisais durant ces trajets dans le métro aérien, mais encore j’apprenais par cœur de longs passages de ces œuvres difficiles. C’était, en tout cas, une excellente façon d’exercer ma puissance de concentration. Quand j’occupais cet emploi, je travaillais souvent tard le soir, et en général sans avoir déjeuné, non pas parce que je voulais lire pendant l’heure du déjeuner, mais parce que je n’avais pas d’argent pour aller manger. Le soir, dès que j’avais englouti mon repas, je sortais pour aller rejoindre les copains. Pendant ces années, et longtemps encore par la suite, je dormis rarement plus

de quatre ou cinq heures par nuit. Et pourtant, j’ai lu énormément. Et je le répète, je lisais les livres les plus difficiles – pour moi du moins – et non les plus faciles. Je ne lisais jamais pour tuer le temps. Je lisais rarement au lit, à moins que je ne fusse bien souffrant, ou que je prétendisse être malade pour m’offrir de brèves vacances. Lorsque je repense à ce temps-là, il me semble que je lisais toujours dans une position inconfortable. (Ce qui, je l’ai découvert, est la façon dont la plupart des écrivains écrivent, et dont la plupart des peintres peignent.) Mais ce que je lisais pénétrait en moi. Car lorsque je lisais, j’y appliquais toute mon attention, toutes mes facultés. Lorsque je jouais, c’était la même chose.

De temps en temps, j’allais passer une soirée à la bibliothèque municipale pour lire. C’était pour moi prendre un billet pour le paradis. Souvent, en quittant la bibliothèque, je me disais : “Pourquoi est-ce que tu fais cela si rarement ?” C’était, bien entendu, parce que la vie s’en mêlait. On dit souvent la “vie” quand on veut parler de plaisir ou de quelque distraction stupide.

D’après ce que j’ai pu glaner au cours de conversations avec mes amis intimes, ce qu’on lit aux cabinets, c’est presque toujours de la

lecture futile. Ce que les gens emmènent pour lire aux cabinets, ce sont les digests, les magazines illustrés, les feuilletons, les romans policiers ou les romans d'aventure, tout le rebut de la littérature. Il paraît qu'il y a des gens qui ont une étagère avec des livres dans leurs cabinets. Leur lecture les y attend, pour ainsi dire, comme dans l'antichambre du dentiste. C'est étonnant de voir avec quelle avidité les gens passent en revue la "lecture", comme on dit, empilée dans l'antichambre des médecins et des dentistes. Est-ce pour s'empêcher de penser à l'épreuve qui les attend? Ou est-ce pour rattraper le temps perdu, pour "se mettre au courant", comme ils disent, de l'actualité? Mes quelques observations personnelles me disent que ces gens-là ont déjà absorbé plus que leur part d'"actualité", c'est-à-dire de guerre, d'accidents, de guerre encore, de désastres, d'autre guerre, de meurtres, de guerre encore, de suicides, d'autre guerre, de vols de banques, de guerre, et encore de guerre chaude et froide. Ce sont sans aucun doute ces mêmes gens qui font marcher la radio la plus grande partie du jour et de la nuit, qui vont au cinéma aussi souvent que possible – et y ingurgitent encore des nouvelles, encore de l'"actualité"

– et qui achètent des postes de télévision à leurs enfants. Tout cela pour être informés! Mais que savent-ils en fait qui vaille la peine d'être su de ces événements si importants qui bouleversent le monde?

Les gens affirmeront qu'ils dévorent les journaux et collent leur oreille à la radio (parfois les deux en même temps!) afin de se tenir au courant de ce qui se passe dans le monde, mais c'est là une pure illusion. La vérité c'est que dès l'instant où ces pauvres gens ne sont pas actifs, occupés, ils prennent conscience du vide terrifiant, affreux qu'il y a en eux. Peu importe, à dire vrai, à quelle mamelle ils têtent, l'essentiel pour eux est d'éviter de se retrouver face à face avec eux-mêmes. *Méditer* sur le problème du jour, ou même sur ses problèmes personnels, est la dernière chose que désire faire l'individu normal.

Même aux cabinets, où l'on pourrait croire qu'il n'est pas nécessaire de *faire* quoi que ce soit, ou de *penser* à quoi que ce soit, où une fois par jour au moins on est seul avec soi-même et où tout ce qui se passe est machinal, même ce moment de béatitude, car c'est bien une sorte de petite béatitude, il faut le rompre en se concentrant sur la matière imprimée. Chacun a, je suppose, son genre de lecture favori pour

l'intimité des cabinets. Certains absorbent de longs romans, d'autres ne lisent que bagatelles sans consistance. Et d'autres, sûrement, se contentent de tourner les pages et de rêver. Quel genre de rêves font-ils?... on se le demande. De quoi leurs rêves sont-ils teintés?

Il y a des mères de famille qui vous diront que les cabinets sont le seul endroit où elles aient la possibilité de lire. Pauvres mères ! La vie est vraiment dure pour vous à notre époque. Pourtant, quand on vous compare aux mères d'il y a cinquante ans, vous avez mille fois plus d'occasions de développer votre personnalité. Avec votre arsenal complet d'économiseurs de travail, vous avez ce qui manquait même aux impératrices de l'ancien temps. Si c'était vraiment du "temps" que vous étiez désireuses de gagner, en acquérant toutes ces machines, alors vous avez été cruellement déçues.

Il y a les enfants bien sûr ! Quand toutes les autres excuses font défaut, il y a toujours... "les enfants" ! Vous avez des jardins d'enfants, des squares, des *baby-sitters* et Dieu sait quoi encore. Vous faites faire la sieste aux gosses après le déjeuner et vous les mettez au lit aussi tôt que possible, suivant en tout cela des méthodes "modernes" universellement

approuvées. *Bref**, vous vous occupez aussi peu de votre progéniture que possible. On les élimine, tout comme les odieuses corvées du ménage. Le tout au nom de la science et du rendement.

(Français, encore un tout petit effort...!)*

Oui, chères mères, nous savons que, quoi que vous fassiez, il en reste toujours à faire. C'est vrai que votre travail n'est jamais fini. Et pour qui en est-il autrement, je me le demande ? Qui se repose le septième jour, excepté Dieu ? Qui considère son travail, *enfin* terminé, et s'en trouve satisfait ? Nul autre apparemment, que le Créateur.

Je me demande toujours si ces mères consciencieuses qui se plaignent toujours de ce que leur travail n'est jamais fini (ce qui est une manière détournée de se louer soi-même), je me demande, dis-je, si elles pensent parfois à emmener aux cabinets, non pas de la lecture, mais de petites tâches qu'elles n'ont pas accomplies ? Ou alors, en d'autres termes, leur vient-il parfois à l'idée, je me le demande, de profiter de ces précieux moments de totale intimité, pour

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.